‘Beatrice’

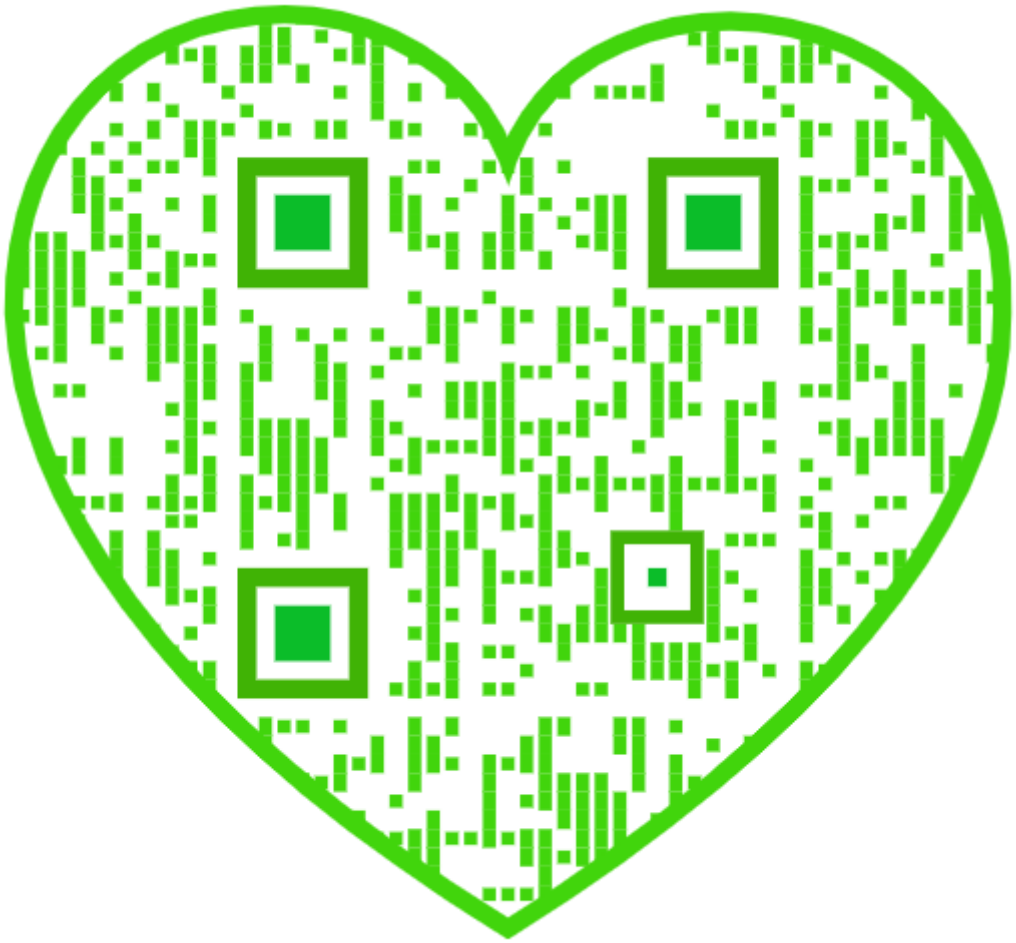
Vertaald door: François Closset

bron
François Closset, ‘Beatrice’. In: François Closset (red.), *Joyaux de la littérature flamande du Moyen-Age*, Les éditions lumière, Brussel 1949, p. 5-31 en p. 61-80

Zie voor verantwoording: https://www.dbnl.org/tekst/_bea001beat18_01/colofon.php

Let op: boeken en tijdschriftjaargangen die korter dan 140 jaar geleden verschenen zijn, kunnen auteursrechtelijk beschermd zijn. Welke vormen van gebruik zijn toegestaan voor dit werk of delen ervan, lees je in de gebruiksvoorwaarden.

dbnl digitale bibliotheek voor de Nederlandse letteren



[Béatrice]

A mon maître, collègue et ami A.L. CORIN, en témoignage de respect, de gratitude et d'affection, à l'occasion de son soixantième anniversaire.

Avant-propos

Des traductions n'apportent qu'une image bien imparfaite de la page originale, mais ma seule ambition, et mon excuse à la fois, en publiant ce recueil, auquel j'ai consacré bien des mois de la dernière guerre, est uniquement de suggérer le désir d'une initiation à une littérature trop peu connue.

J'ai fait précéder le travail d'une introduction et de notes bibliographiques. Voulant par là apporter au profane quelques points de repère et une documentation pour le cas où il désirerait, comme je le souhaite, prolonger son examen et sa jouissance de ces ‘joyaux’ de la littérature flamande du moyen-âge.

Mes collègues et amis, MM. A.L. Corin, Fernand Desonay et Willem Pée, ont bien voulu m'aider à mettre la dernière main à la rédaction de ce recueil. Ils n'ont pas reculé devant les exigences d'une révision sérieuse du manuscrit. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de toute ma reconnaissance.

FR. CLOSSET

Introduction

On ne possède guère, de la littérature belge d'expression néerlandaise[1)], de documents, qui datent des origines. Et pourtant, à côté des lettres latines, il a bien dû exister une littérature en langue populaire, transmise par la tradition orale, tout au moins: chansons populaires, fabliaux, fables avec des, animaux pour personnages, chansons religieuses, chansons épiques. De ces dernières seraient nés ces longs récits en vers: les romans de chevalerie.

Aussi bien, les oeuvres les plus importaijtes de 1'époque héroïque des Germains furent probablement connues dans les ‘pays bas au bord de la mer’, puisque l'on y a chanté les chansons qui leur donnèrent naissance. Nous pouvons, en tout cas, affirmer avec certitude que c'est vers 1170 que la littérature flamande prit son véritable essor. Cet essor coïncidait avec le développement des villes flamandes et avec leur rayonnement. En ce temps-là, si la langue populaire se substitue de plus en plus au latin dans les textes officiels, le patriciat des Pays-Bas méridionaux, très francisé, considère avec mépris le parler populaire; et l'on peut rechercher dans ce fait l'explication de certains caractères particuliers de la littérature thioise: esprit démocratique et critique, goût didactique, rudesse et humour parfois plébéiens. Caractères d'une littérature qui fut, semble-t-il, l'oeuvre de clercs, s'adressant à la bourgeoisie naissante, dont ils cherchaient à entretenir les qualités naturelles et le senti-

ment religieux, sans cesser de donner libre cours à un esprit frondeur, de s'attaquer avec bonne humeur aux grands de la terre.

Le plus ancien document de valeur remonte à la fin du XII^{e} siècle; il est l'oeuvre du trouvère limbourgeois Heynric van Veldeke, ce premier lyrique flamand qui, sur la littérature allemande, exerça une certaine influence, l'auteur d'un roman courtois, AENEÏS et d'une trentaine de chansons d'amour dans le genre provençal: il s'agit de la SINT SERVATIUS' LEGENDE (Légende de Saint Servais)... Contrairement à l'opinion qui prévalut longtemps, les oeuvres épiques du moyen âge flamand ne sont pas toutes de simples traductions ou des adaptations d'oeuvres françaises ou latines. Il est prouvé, anjourd'hui, que certains textes sont incontestablement originaux et de qualité.

La plus ancienne de ces oeuvres épiques est le KAREL ENDE ELEGAST (Charles et Elegast)[2)], un récit bref et pourtant suggestif, qui conte avec verve comment Charlemagne, exhorté par un ange à commettre un vol, apprend, au cours de son inavouable expédition, qu'un complot est tramé contre sa vie.

C'est une longue chanson épique, très différente des chansons françaises, et dans laquelle on retrouve des éléments proprement germaniques: noms, épisodes, sens du merveillueux, fidélité au suzerain. La tendance chrétienne et didactique transparaît à chaque tournant de l'intrigue. Composition simple, solide, grâce au respect de l'unité d'action. Style vivant, concis, précis. L'auteur fait preuve d'un sens psychologique relativement développé. Les caractères sont peut-être élémentaires, mais ils sont dessinés d'un trait net, qualité rare à l'époque; ils sont, d'autre part, conçus avec une liberté d'esprit remarquable, qui suffirait à distinguer KAREL ENDE ELEGAST de la plupart des romans carolingiens. En effet, si notre récit donne à Charles la place prépondérante, et s'il le présente sous des apparences sympathiques, il ne lui accorde pas toujours le beau rôle: l'empereur est réduit à la taille humaine. Autres manifestations d'indépendance d'esprit: l'auteur ne craint pas de dénoncer les prê-

tres oisifs comme des individus méprisables, ni d'affirmer que ce n'est pas pécher que voler les riches; enfin, il admire, chez Elegast, non pas tant ses prouesses de chevalier que sa valeur morale, trait exceptionnel dans la littérature chevaleresque. L'idée sera reprise au siècle suivant, à l'époque de la littérature bourgeoise, comme sera exploité, d'ailleurs, le ‘mysticisme’ d'Elegast.

OEuvre de transition entre les chansons, dont nous supposons qu'elles ont existé avant le XII^{e} siècle, et les monuments de la littérature d'inspiration chevaleresque, KAREL ENDE ELEGAST annonce, par son indépendance d'esprit, par son bon sens ironique, par la haine des riches et des puissants, par cette verve narquoise et l'humeur frondeuse, le chef-d'oeuvre de la littérature d'inspiration bourgeoise, en moyen néerlandais, l'épopée de Renart.

Les épopées franques ou romans carolingiens qui reprennent les sujets de l'épopée mérovingienne et de l'épopée carolingienne: ROELANTSLIED, FLOOVENT, ROMAN DER LORREINEN, OGIER VAN ARDENNEN, GWIDEKIJN (Wittekind) VAN SASSEN, WILLEM VAN ORINGEN (Orange), FIERABRAS, AIOL, GERAERT VAN VIANE, etc., et enfin la plus populaire et la plus célèbre de toutes: REINOUT VAN MONTALBAEN OF DE VIER HEEMSKINDEREN (Les Quatre Fils Aymond) relèvent de la littérature d'inspiration chevaleresque. Ces romans carolingiens se caractérisent par la prédilection de l'auteur pour les figures puissances, héroïques, pleines du sentiment de la ‘fidélité germanique’; la femme y joue un rôle de second plan. Aucune de ces oeuvres ne nous a été conservée en entier; il n'en subsiste guère que des fragments. Les textes originaux sont, d'ailleurs, rares; les uns sont adaptés de textes latins, les autres de textes français. Leur valeur est inférieure à celle des romans français de la même époque. Ils ignorent la sentimentalité, et affirment une tendance moralisatrice. Deux fragments semblent remonter à une source allemande, VAN DEN BERE WISSELAU, et une traduction de la NIEBELUNGENLIED.

Les épopées courtoises datent du XII^{e} et du XIII^{e} siècle; la civi-

lisation s'était affinée au contact de l'esprit provençal. Elles témoignent d'un sens psychologique plus profond, d'un sentiment du luxe et du raffinement, d'une tendance au merveilleux et au mystérieux, du culte de la femme, du sens de l'aristocratie, d'une sorte de curiosité pour les civilisations étrangères: autant de traits qui faisaient défaut dans les romans carolingiens.

Il faut faire une place aux romans bretons ou celtiques, dont les thèmes sont empruntés aux légendes du Roi Arthur et à la quête du Saint Graal. L'auteur s'y montre plus soucieux du sensationnel que d'esthétique ou de vérité: ce ne sont pas, en général, des oeuvres d'art. Les plus célèbres sont: PERCEFAL, HISTORIE VANDEN GRALE et TOREC (Jacob van Maerlant), LANCELOT VAN LAC, MORIAEN, et, enfin, les deux plus célèbres: le WALEWEIN de Penninc et Vostaert et le FERGUUT.

WALEWEIN, jusqu' à un certain point original, est un long récit, de 11.000 vers, non exempt de longueurs et de naïveté, mais vivant, et d'une noble élévation de sentiments; il est écrit dans une langue remarquable pour l'époque, harmonieuse et rythmée; les caractères sont franchement dessinés, les descriptions pittoresques et colorées.

Le FERGUUT adapté du français Guillaume Le Clerc, apparaît plus réaliste, d'une fantaisie assez naïve et d'un humour parfois cruel; si le style souffre de négligences, il lui arrivé d'être excellent.

Les romans classiques s'inspirent, d'une part, de sujets tirés de l'antiquité gréco-latine, comme l'AENEÏS de Heynric van Veldeke, HISTORIE VAN TROYEN de Jacob van Maerlant, ou les ALEXANDERS YEESTEN du même, d'autre part, de traductions latines d'oeuvres appartenant aux littératures anciennes et modernes de l'Orient: vies de saints, épopées à personnages d'animaux, romans courtois. Citons FLORIS ENDE BLANCEFLOER, adaptation par Didderik van Assenede du roman français, où sont analysés avec un certain art les sentiments - joies et tristesses - qui bouleversent l'âme des jeunes amoureux. Ce dernier roman mérite une mention spéciale, non

seulement à titre de document historique, mais aussi pour cette imagination, et pour cette vive sensibilité dont il rend témoignage. Récit émouvant, écrit dans une langue harmonieuse.

Tous ces romans sont l'oeuvre de ménestrels qui écrivent pour les classes aisées ignorant le français. Les plus anciens marquent une tendance chrétienne; mais, parfois, un certain esprit plébéien se fait jour, et même une certaine pauvreté de procédés, sans qu'ils soient dépourvus, cependant, de valeur littéraire.

Si la littérature d'inspiration chevaleresque des XII^{e} et XIII^{e} siècles connut une période de prospérité, la littérature d'inspiration religieuse ne devait lui céder en rien; au contraire. A ce genre se rattachent quelques-unes des oeuvres les plus connues.

D'abord, rappelons-le, le plus ancien document littéraire en langue thioise: SINT SERVATIUS' LEGENDE (La Légende de Saint Servais), dont nous avons déjà dit qu'elle fut écrite par le trouvère limbourgeois Heynric van Veldeke. Un recueil de LIMBURGSE SERMOENEN (Sermons limbourgeois) date, selon toute vraisemblance, du XII^{e} siècle. Citons encore une LEVEN VAN LUTGART (Vie de Sainte Lutgarde), dont l'auteur est vraisemblablement Willem van Affligem; prêtre brabançon qui séjourna quelques années a Saint-Trond. On a cru longtemps que l'original avait été écrit en limbourgeois; on suppose, aujourd'hui, qu'il fut écrit en un brabançon mêlé de limbourgeois. L'oeuvre s'inspire d'une VITA latine de Thomas de Cantimpré; l'auteur n'a pas hésité à allonger son modèle de quelques centaines de vers, tant il prend plaisir à sa narration. Nous épinglerons, enfin, un long poème populaire VANDEN LEVENE ONS HEREN (Vie de Notre Seigneur, ± 1275, vraisemblablement de Martijn van Torhout), une vie de Jésus, haute en couleur, suggestive tant pour le sujet que par le ton.

Mais les oeuvres plus purement poétiques se trouvent parmi les pieuses légendes de Marie, comme la THEOPHILUS' LEGENDE (Légende de Théophile), et surtout BEATRIJS (Beatrice)[3)].

BEATRIJS passe, à bon droit, pour une des productions les plus

remarquables de toute la littérature néerlandaise. Fine psychologie, sentiment profond exprimé avec sobriété, langue pure et raffinée: tels sont les traits caractéristiques de ce chef-d'oeuvre de la poésie religieuse. Parmi les très nombreuses adaptations, nous relevons celles de Maurice Maeterlinck, du bon poète hollandais P.C. Boutens, et du romancier et dramaturge flamand Herman Teirlinck.

C'est l'histoire d'une moniale qui, trop faible pour résister aux tentations du monde, malgré sa sincère dévotion à la Vierge, vit 14 ans dans le péché, revient au couvent, repentante, et constate que sa patronne a tenu sa place par pitié pour la pécheresse.

Bien que le sujet de BEATRIJS s'inspire, de l'aveu même de l'auteur, des récits d'un certain frère Gijsbrecht, de l'ordre des Wilheimues, personne ne conteste l'originalité de l'oeuvre. Elle est écrite dans la langue qu'on parlait à cette époque en Flandre.

C'est l'un des rares textes de la littérature du moyen âge qui soit encore pleinement apprécié de nos jours. La subtilité de sa psychologie, son sain réalisme, son sens dramatique, la maîtrise des dialogues, le sentiment de la nature dont s'imprègnent maints passages, sa profonde piété, contribuent à lui assurer un charme impérissable. Béatrice n'est pas un fantoche: c'est un personnage humain, vivement et finement nuancé. Elle se laisse tenter paree qu'eile est faible; paree qu'elle aime, et non par perversité. Les personnages secondaires eux-mêmes sont évoqués avec justesse. L'auteur marque, grâce à un sens dramatique aigu, la différence entre la sensualité de l'amant et l'amour éthéré, bien qu'humain, de la moniale, l'opposition entre le désir qu'éprouve celle-ci de quitter sa vie de sacristine pour les joies de la terre et la conscience en elle de ce que pareil désir a de monstrueux. Si l'auteur cultive moins que celui qui signa le THEOPHILUS le souci du détail extérieur, il témoigne, par contre, d'une sobriété étonnante; il sait suggérer au lieu de décrire. Le récit demeure mesuré; l'analyse des conflits intérieurs ne s'étale pas. Tout concourt à l'équilibre.

Les descriptions sont simples, la langue directe, le style naturel, le vers nombreux.

A côté de ce chef-d'oeuvre d'inspiration religieuse, en voici un autre, qui relève de la littérature d'inspiration bourgeoise: VANDEN VOS REYNAERDE (le roman de Renart)[4)], l'épopée animale étincelante d'esprit et de satire. Il s'agit de retracer la geste héroïcomique de ce goupil Renart, au milieu d'animaux bien connus. Le document est remarquable, où revit toute la société de l'époque. Satire de la chevalerie avide, badinage parfois cynique sur les ecclésiastiques et les bourgeois parvenus, nous lisons là une épopée essentiellement flamande par son réalisme sain et par son ironie sans pitié.

La première partie du Renart flamand est adaptée d'un poème moyen-français, Le Plaid, datant de la fin du XII^{e} siècle. Mais l'auteur ne s'est pas borné à traduire le modèle. Il l'a refondu complètement. Il lui a donné une originalité nouvelle. Il a éliminé les détails d'une satire trop grossière, il y a ajouté des éléments spécifiquement flamands. Dans une série de scènes divertissantes, remarquables par leur fine observation, pleines de vie, habilement enchaînées, dans un style sobre, précis, étonnamment expressif et aisé, il conte les péripéties du jugement de Renart. Celui-ci éconduit d'abord deux délégués du roi, venus le quérir pour l'amener à la cour de justice, puis marri, semble-t-il, de ses fautes se laisse convaincre, à la troisième sommation, selon la coutume germanique, et il accompagne son neveu Grimbert, le blaireau, devant le tribunal royal. Condamné à mort, il va enfin expier. Mais le rusé compère imagine de faire croire au roi et à la reine que son père a découvert un trésor destiné à financer une conjuration contre la couronne, et il accuse des animaux présents et puissants d'avoir trempé dans le complot. Son neveu Grimbert pour cacher son jeu, et ses pires ennemisi Brun l'ours et Isengrin le loup... Le roi lui accorde la vie, fait arrêter les conspirateurs. Et Renart partita en pèlerinage pour racheter ses péchés. Mais, en route, il tuera le

lièvre son compagnon, et enverra sa tête au roi. Celui-ci s'irrite, et Renart se met à l'abri.

On a discuté sur la personnalité de l'auteur ou des auteurs de ce roman, sur la composition, sur les origines. Les spécialistes les plus avertis eux-mêmes ont parfois dû revenir sur leurs conclusions.

Willem, l'auteur présumé, a parfaitement réussi à harmoniser l'élément humain et le monde animal. Sans faire une seule allusion directe aux événements du XIII^{e} siècle, il a brossé une vivante fresque des faiblesses de la nature humaine. Il fait triompher l'intelligence sur la bêtise, l'esprit sur la force physique, dans un monde borné et cupide. Tantôt joyeux, tantôt mordant, il se moque des représentants de l'Eglise et de la Féodalité. Avec un souverain mépris de l'autorité constituée et de l'intrigue, il se rit des grands, des prêtres, et des ingénus. Son Renart est un coquin sympathique; car il a l'esprit de son cynisme. Renart n'est pas pire que ses semblables, puisqu'il est conscient de ses faiblesses; mais il connaît aussi les faiblesses d'autrui, et il sait les utiliser avec d'autant plus de facilité qu'autrui se refuse à les avouer.

Pareille épopée est bien de son époque: de l'époque qui vit la révolte des villes flamandes, des bourgeois contre les classes dirigeantes fiancisées, de l'époque des franchises et des libertés communales. Mais c'est à sa valeur artistique que le VANDEN VOS REYNAERDE doit son succès. Style vivant, sobre et précis; humour fait d'ironie légère; satire du meilleur aloi. L'auteur sait intervenir avec adresse dans le récit, qu'il truffe d'interventions directes ou indirectes, de comparaisons frappantes, de proverbes qui viennent opportunément conclure tel ou tel épisode.

LE VANDEN VOS REYNAERDE possède des qualités incomparables. Plus moderne et plus vivant que les autres, il est une fière expression du génie flamand d'avant la Renaissance. Il fut traduit en basallemand, en français, en anglais, en danois, en islandais, en latin, et en divers dialectes. Goethe en assura le succès en allemand moderne.

Dans le domaine de la littérature lyrique, peu de textes sont parvenus jusqu' à nous; et uniquement dans des recueils postérieurs; aussi est-il difficile de les dater avec précision.

La poésie profane s'inspire de la poésie amoureuse de Provence. Elle est peu importante, en comparaison de la poésie d'inspiration religieuse de la même époque. Nous connaissons, une trentaine de poèmes lyriques originaux, attribués à Heynric van Veldeke, poèmes d'une strophe, non dépourvus de valeur artistique et de bon sens social; neuf chansons un peu conventionnelles, mais fraîches et harmonieuses, attribuées au duc Jean I^{er} de Brabant (1253-1294); et seize chansons d'amour, écrites en limbourgeois ou en brabançon, composées de trois strophes (la première strophe, généralement courte, commencée par un dict; vient ensuite un dizain; une strophe qui commence de nouveau par un dict termine la chanson).

Alors qu'en France, à la même époque, la poésie est encore écrite en vers latins, la poésie flamande s'accommode déjà de la langue populaire. Faut-il y voir un reflet de l'individualisme flamand qui aurait ainsi cherché à se libérer de l'influence française?

La poésie amoureuse et religieuse en flamand est un des plus beaux titres de gloire de la littérature des Pays-Bas méridionaux. Elle trouvera son expression la plus pure et la plus ardente dans l'oeuvre de HADEWYCH[5)].

On connaît peu de choses de la vie de cette poétesse; mais son oeuvre est parvenue jusqu' à nous, et c'est ce qui compte. Les STROPHISCHE GEDICHTEN (les poèmes strophiques) groupent quarantecinq poèmes de plusieurs strophes; ils expriment le drame de cette âme crucifiée, la violence de sa passion pour l'Amant céleste, la fierté que lui donne sa lutte pour l'Amour divin qui finira par la vaincre. Hadewych célèbre en des vers ardents la passion ascétique; car ‘ceux à qui l'Amour divin impose ses douces violences débordent de gratitude’, et si l'Aimé prend quelquefois ‘un cruel plaisir à percer le coeur de ceux qui (1e) couvrent sans cesse de leurs baisers’, il est oependant ‘digne de toutes les louanges’. A travers ses

prières, ses méditations, on sent battre le coeur d'une femme qui se défend contre les tentations terrestres. Elle évoque les félicités du ciel et se prosterne humblement devant la Trinité. Elle est humble souvent, parfois exaltée. Ses vers dénotent une forte personnalité; ils sont riches de sentiment, d'une forme parfaite, bien rythmés, mélodieux. Par son verbe et par le mouvement de la phrase lyrique, Hadewych diffère peu des poètes profanes.

Ses VISIOENEN, ses visions traduisent peut-être d'une façon plus complète encore l'ascension de l'esprit et son accueil par Dieu qui est Amour. Bien qu'écrites en prose, elles dépassent en intensité les GEDICHTEN.

Les BRIEVEN, les lettres de Hadewych traitent de différents sujets de la vie mystique. Elles se distinguent par la profondeur de la pensée er par la richesse étonnante du style. Elles s'inspirent d'un mysticisme assez empirique, sans bannir tout élément métaphysique.

Hadewych représente un des plus parfaits moments de l'art thiois. Son oeuvre, écrite dans une langue qui n'est pas loin d'atteindre à la perfection, reflète sa grandeur d'âme, sa compréhension de l'univers et du divin, la complexité d'une vie intérieure qui s'alimente à l'ame et aux sens, à la raison et au sentiment, à la joie et à la tristesse, au ciel et à la terre, pour s'épanouir en une parfaite et vivante unité.

D'autres écrivains illustrèrent la littérature d'inspiration religieuse, à la même époque. Beatrijs van Nazareth (1200-1268) est l'auteur du plus ancien morceau de prose que l'on ait pu dater avec quelque précision: VAN SEVEN MANIEREN VAN HEILIGHER MINNEN, (le traité des Sept Espèces d'Amour)[5]. Gheraert Appelmans a fait une GLOSE OP HET PATER NOSTER (glose sur le Pater Noster). LEVEN VAN JEZUS, une vie de Jésus, du XIII^{e} siècle, a joui d'un grand renom; elle est adaptée du DIATESSARON de Tatianus.

Le XIII^{e} siècle avait trouvé son inspiration la meilleure dans la religion et dans la chevalerie. La décadence de cet Ordre sonne le glas de la littérature chevaleresque. La bourgeoisie prend con-

science d'elle-même, ses idéaux influencent l'inspiration et le développement des oeuvres littéraires.

Jacob van Maerlant (± 1230-±1300) marque la transition entre les deux époques. Si ses premières oeuvres (Historie van Troyen, Alexanders. Yeesten) s'inspirent encore de la littérature chevaleresque, il dénoncera la puérilité de ce genre périmé dans son SINT FRANCISCUS (Vie de Saint François), d'inspiration religieuse. Soucieux de vérité avant tout, il s'élève contre les oeuvres d'imagination. Elles relèvent, selon lui, de la fantaisie; elles méconnaissent délibérément les aspirations du peuple et de la bourgeoisie, dont elles n'obtiennent point l'audience, d'ailleurs. Maerlant veut plaire à ceux qui ne parient que le thiois; il prétend entrer en contact avec le peuple, lequel réclame du vrai et de l'utile. Il veut devenir l'éducateur de la bourgeoisie naissante. Bien plus, il se fait écrivain social. Se fondant sur les principes qu'enseigne le christianisme, il s'en prend avec force aux institutions et privilèges dont bénéficie une classe, aux dépens des autres.

Son oeuvre maîtresse, le WAPENE MARTIJN (Hélas Martin!), dénonce les injustices sociales et prêche le mépris de l'argent. Elle est écrite sous forme de dialogues strophiques, concus selon la forme des hymnes latins.

WAPENE MARTIJN[6)], le premier dialogue entre Jacques et son ami Martin, est une méditation sur l'humilité et la pauvreté. L'auteur y passe en revue toutes les misères du monde: vices, indignité des seigneurs temporels et spirituels, injustices sociales. Il dépeint les trois sortes d'amour que sont la charité divine, le désir de possession des biens terrestres et l'affection conjugale. Il s'élève contre le servage, se pose en défenseur de la femme, et affirme que la naissance ne fait pas le gentilhomme: celui-là seul est noble qui est pur et vertueux, puisque Dieu a créé tous les hommes du même limon. Maerlant soumet à une critique sévère les problèmes sociaux de l'heure; il s'en prend, en particulier, à la propriété privée, et rêve d'un monde où l'on pourrait supprimer ces deux

mots funestes: ‘le mien’ et ‘le tien’. Partout, affirme-t-il, régneraient la paix et la concorde, si l'on pouvait détruire le venin de la convoitise et mettre en commun toutes les ressources.

MARTIJN II OF DANDER MARTIJN, le second Martin, le second dialogue, comporte vingt-six strophes qui traitent de l'amour courtois et de l'amour divin.

MARTIJN III OF VANDER DRIEVOUDICHEDE, le troisième dialogue, comporte trente-neuf strophes; cést une démonstration théologique du dogme et des enseignements de léglise.

VANDEN VERKEERDEN MARTIJN (Le Martin renversé), le quatrième dialogue, une parodie du premier, est sarcastique et amer. Jacques et Martin s'y promettent de pratiquer le mensonge, puisque aussi bien le mensonge règne partout en maître et que les seigneurs préfèrent la flatterie à la vérité.

Maerlant part de ce principe que les tares sodales sont nées d'une fausse interprétation des Evangiles et des Actes des Apôtres. Il ne prêche pas un mysticisme ascétique, ni le mépris du monde, mais l'amour du prochain et le droit de chacun à la vie.

Par le sens politique qui s'y affirme, le MARTIN demeure l'oeuvre la plus caractéristique de Maerlant; mais ses autres productions sont loin d'être sans importance. On songe, en particulier, à deux oeuvres de la vieillesse, deux oeuvres de combat: DER KERKHEN CLAGHE (Complainte de léglise), où est prônée avec violence une foi active, agissante, et la VANDEN LANDE VAN OVERSEE (Complainte du Pays d'au-delà de la Mer), un appel véhément à la croisade. Résolu et âpre, l'auteur se montre parfois terre à terre; mais dans son désir d'instruire, d'éduquer et de convaincre, et parce qu'il se sait l'interprète d'une aspiration collective, il gagne en chaleur et en autorité.

Son oeuvre didactique apparaît surtout intéressante par la bonne volonté dont elle témoigne, et aussi par la tendance qu'on peut y déceler vers une science rationnelle. Dans cet ordre d'idées, Maerlant est l'auteur d'une oeuvre variée et volumineuse, qui se compose

surtout de traductions et d'adaptations d'ouvrages français ou latins, destinés à l'instruction et à l'éducation; production monotone, naïve même, versifiée bien plus par habitude que par souci d'art. Dans DER NATUREN BLOEME (Les Merveilles de la Nature), Maerlant s'attache à enseigner à ses contemporains les sciences naturelles; dans une oeuvre inachevée: SPIEGHEL HISTORIAEL (Miroir Historique), mais qui ne compte pas moins de quatre-vingt-deux livres ou chapitres, il expose l'histoire du monde; dans sa RIJMBIJBEL (Bible rimée), il traduit une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et plus d'un récit se termine par une application satirique.

Maerlant eut des continuateurs. Entre autres, Jan van Boendaele, qui, sur un ton moins âpre et moins fougueux que son maître, cherche, lui aussi, à diriger et à éclairer la bourgeoisie: dans ses BRABANTSCE YEESTEN (Gestes Brabançonnes), histoire du pays vécue par l'aristocratie communale, et dans son DER LEKEN SPIEGHEL (Miroir des Laïques), le chef-d'oeuvre de la poésie morale et sociale de l'époque.

Lodewijk van Velthem et Jan van Heelu subirent tellement l'influence du maître que, bien que Brabançons, ils écrivirent le même dialecte que Maerlant, à savoir, le flamand.

Au XIV^{e} siècle, les romans tendent vers une formule plus concise, le récit se fait plus court. Cést l'époque des contes sérieux (sproken) et des récits plaisants (boerden). Des vies de saints en prose et en vers. De la prose mystique, de la dévotion moderne. Des récits historiques et de voyages. Des légendes et des ‘exempelen’, en prose. Une renaissance du lyrisme se prépare. La poésie religieuse produit quelques oeuvres.

La chanson populaire, elle, compte des chefs-d'oeuvre: romances, ballades, chansons d'amour, chants de victoire, de haine, de pitié, à tendance didactique, religieuse, même sociale. Ces chansons populaires sont rimées comme l'ancienne chanson épique, dialoguées aussi, ce qui rend le récit plus vivant. Parmi les plus connues, citons HERE HALEWIJN (Sire Halewijn), TWEE CONINCKSKINDEREN

(Les deux Enfants de Roi), IK STOND OP HOGHEN BERGHEN (Je me tenais sur une haute montagne), HET DAGHET IN DEN OOSTEN (Le Soleil se lève à l'Orient), la plus émouvante peut-être, la plus originale à coup sûr dans sa sobriété.

Mais l'élément nouveau de cette période, cést la naissance du théâtre profane. Son apparition est d'autant plus surprenante que l'on ne trouve nulle trace, dans l'histoire des lettres thioises, de léxistence d'un théâtre religieux, qui aurait préexisté. Mais la maturité même des pièces profanes, de ces ABELE SPELEN (jeux d'art), semble indiquer quélles auront été précédées, comme ailleurs, par le drame religieux.

Les ABELE SPELEN sont d'origine brabançonne. Ils ont été conservés dans un même manuscrit, et l'on est tenté de penser qu'ils sont l'oeuvre d'un même auteur. La question de leur origine a suscité bien des controverses. D'après les uns, ils seraient des récitations dialoguées de SPROKEN, récitations faites par des SPROKENSPREKERS, qui dialoguaient sur la scène, par groupes de deux ou trois. Ainsi seraient nées les compagnies de trois ou quatre comédiens professionnels (alors que c'étaient des amateurs qui se produisaient dans les pièces religieuses) qui, sous le nom de GHESELLEN VAN SPELE (Compagnons du Théâtre), parcouraient le pays pour donner des représentations. D'après les autres, ces SPELEN ne seraient pas autre chose que des imitations de pièces religieuses: le théâtre profane aurait dramatisé les récits romantiques du moyen âge, tout comme le théâtre religieux dramatisait les mystères de la religion. Cette hypothèse paraît mieux fondée, d'autant plus que l'on retrouve, dans les ABELE SPELEN, des vestiges d'habitudes religieuses: ils commençaient par une prière et finissaient par amen. Il semble bien aussi que les récits romantiques aient servi de modèle quant aux dialogues et quant à léxpression de l'action.

Ces SPELEN semblent s'adresser à un public bourgeois. Ce sont des jeux nobles et sérieux, des drames symboliques dans lesquels l'auteur fait intervenir les forces surnaturelles. Leur caractère laïque

est plus marqué que dans le théâtre médiéval des autres littératures. Deux thèmes reviennent continuellement: l'amour et lésprit de caste; mais le thème dominant doit être l'amour dans le mariage. On y retrouve donc les idées-forces de la littérature didactique bourgeoise.

La psychologie des ABELE SPELEN est peu profonde. Guère de conflits intérieurs; les caractères sont à peine nuancés; les sentiments sont décrits de léxtérieur. L'auteur semble, cependant, doté d'un certain sens de l'humain. Cést à leur caractère direct et à leur sobriété que ces drames doivent leur charme, au sentiment fort et sain qui les anime, à la fraîcheur des descriptions, à la saveur du langage populaire. La technique en est assez moderne; le rythme souple, la versification vive.

Le meilleur ABELSPEL est, à mon avis, LANCELOET VAN DENEMARKEN[7)], un drame symbolique qui repose sur le conflit entre l'amour et lésprit de caste.

Lancelot, prince du Danemark, est épris de la belle Sandrine, une suivante de sa mère. Celle-ci ne prétend pas que son fils s'acoquine avec une fille qui nést pas de sa condition. Celui-ci ne veut rien entendre. Une fois de plus il avoue son amour à Sandrine. Si elle ne veut point de lui, il en perdra vie et éternité. Sandrine ne cède point devant ce romantisme: finement elle lui déclare ne pouvoir être sa maîtresse. Intelligente Sandrine l'éconduit encore quand plus réaliste, Lancelot lui parle mariage, lui promet une bague si elle veut le suivre au château. Et elle s'éloigne enfin quand lyrique il veut léntraîner dans les bois, pour y admirer la nature, y écouter le chant des oiseaux... Mais la mère entend les regrets exprimés par Lancelot après le départ de la jeune fille. Elle morigène alors son fils. Puis effrayée de sa passion (du moins elle le croit), elle lui promet que Sandrine ira le trouver dans sa chambre, s'il veut bien promettre de la repousser après avoir obtenu délle tout ce qu'il désire. Lancelot se révolte un peu devant le cynisme de sa mère, mais prudent il accepte ses conditions. Et le lendemain Sandrine quitte

la chambre de Lancelot, l'âme ulcérée. Elle souffre surtout de l'attitude de celui-ci... Elle sénfuit. En chemin elle fait la connaissance d'un chevalier. Celui-ci lui propose de l'épouser. Sandrine accepte. Avec pudeur elle lui parle de son passé en se servant de la parabole du faucon cruel qui arracha un bourgeon à un arbre en fleurs (l'âme ornée des vertus). Le chevalier se rend compte que la pureté de la dame n'a pas souffert; la violence ne peut soullier l'âme... Lancelot, de son côté, est de plus en plus épris de Sandrine. La ruse maternelle a eu léffet contraire. Il veut à tout prix épouser la jeune fille. Son confident Renaud en apporte le message à celleci, grâce à léntremise de son garde-chasse (le personnage comique de la pièce). Mais Sandrine n'éprouve plus qu'indifférence pour Lancelot. Elle est heureuse de son sort. Elle raconte à Renaud l'histoire du faucon cruel. Celle-ci la racontera à son tour à Lancelot, comme gage de la rencontre, en ajoutant que la jeune fille est 'morte'... Lancelot maudit alors sa mère, meurt de douleur, en émettant léspoir de revoir Sandrine dans une autre vie.

Pièce d'un réalisme décent, avec double intrigue, et d'une haute pensée morale. La langue en est simple; le vers court, exempt de ces enjambements qui pourraient prêter aux répliques un ton déclamatoire. Gaucherie et naïveté du dialogue s'harmonisent le mieux du monde avec la simplicité lyrique de certaines tirades.

ESMOREIT[8)] est peut-être le plus connu; mais je le trouve moins original. Il vaut pourtant par la qualité du récit, par son action captivante, par un dialogue généralement naturel et varié, par cette simplicité touchante avec laquelle séxpriment l'amour de Damiette pour Esmoreit lénfant adopté par son père, et le désir désmoreit de retrouver sa familie avant de pouvoir aimer Damiette.

GLORIANT est aussi un jeu d'art et d'amour, mais le conflit de caste n'y tient nulle place. Peut-être est-ce pour cela qu'il manque de force dramatique.

L'allégorie VANDEN WINTER EN VANDEN SOMER (De l'Hiver et

de lété), qu'on peut lire dans le manuscrit, ne manque pas de fraîcheur.

Les ABELE SPELEN dénotent, en général, un caractère profond et sacré. Ils s'attachent à exprimer les conflits, les croyances, les sentiments et les passions de l'époque. La peinture qu'ils en donnent manque peut-être de maturité dans léxpression, mais elle est très colorée, et sa gaucherie a bien son charme.

Les ABELE SPELEN étaient toujours suivis d'une SOTTERNIE (sotie), pièce franchement comique, dépourvue de valeur artistique, mais empreinte de gaîté et d'une truculente bonhomie. Comme la CLUYTE (farce), la SOTTERNIE est issue des BOERDEN; elle se rapproche plus encore de la caricature. Parmi les plus célèbres citons: NU NOCH (Encore)[9], BUSKENBLASER (Le souffleur), DRIE DAGHE HERE (Trois jours Seigneur).

La prose prolonge la tradition de Hadewych; mais le mysticisme sentimental a fait place à un mysticisme spéculatif. Le ton des oeuvres se fait plus simple, plus direct.

Johahnes Ruusbroec (1293-1381) [5 et[10]), théologien et philosophe brabançon, est le personnage le plus représentatif de la mystique flamande. Il commence par payer son tribut à la poésie, et son BOEC VANDEN TWAELF BEGHINEN (Livre des douze Béguines) compte huit chapitres en vers; mais il s'aperçoit vite qu'il vaut mieux ‘cesser de rimer pour parler clairement de la contemplation’. Ses écrits font songer aux peintures des primitifs flamands. C'ést le sens aigu de la réalité, joint à un mysticisme profond, qui frappe chez lui comme chez Van Eyck, chez Memlinc, chez Dieric Bouts. Il se laisse guider par la raison et l'intelligence autant que par le coeur. Il traite la matière de façon systématique. Il distingue, dans la vie surnaturelle, trois degrés: la vie extérieure, active (l'homme accomplit la tâche que Dieu lui réserve); la vie intérieure (par amour pour Dieu et afin de s'unir à Lui, l'homme se détache de ses semblables); la vie contemplative (l'union avec Dieu, l'union mystique se réalise). En procédant toujours par ces

trois degrés Ruusbroec commente lévangile, dont il fait l'inventaire. Cet examen, à force de raisonnement logique, est parfois très sec; mais quand le sentiment lémporte, Ruusbroec atteint à un lyrisme mesuré et poignant. Il décrit avec des couleurs saisissantes la violence des angoisses et des extases mystiques.

Sa conception morale et même mystique nést pas nouvelle, puis-qu'elle reflète l'esprit de l'Eglise catholique; mais Ruusbroec a été le premier à en concevoir la synthèse métaphysique et à mettre de si hauts enseignements à la portée du peuple. Il sait aussi vivre dans la réalité; il n'ignore rien des erreurs de son époque; il s'élève contre les vices du clergé, en particulier contre ces prélats qui, tournant le dos au Christ, s'entourent d'un luxe révoltant, contre l'inégalité qui sévit jusque dans les couvents, et contre certaines tendances (béguioisme) qui menaçaient la vie religieuse et mystique. Il ne fait pas de polémique; mais son âme de croyant s'irrite au spectacle de pratiques dangereuses pour le sens métaphysique de la vie.

Son DIE CHIERHEIT DER GHEESTELIKER BRULOCHT (Ornement des Noces Spirituelles), est bien plus qu'une oeuvre importante de la littérature flamande, c'est un des joyaux de la littérature européenne. Elle relie intellectuellement léurope du moyen âge à la culture hellénique et à la sagesse des Indes.

Ruusbroec nést pas un écrivain parfait. Son art est trop spontané, sa phrase, parfois alambiquée, foisonne d'images inutiles et peu évocatrices; sa langue n'est pas toujours harmonieusè. Il est moins artiste que Hadewych, laquelle a des visions plus puissantes, une langue plus riche, plus nuancée; mais il est plus rationnel, plus sincère aussi, et, dans lénsemble, plus émouvant. Son oeuvre est plus solidement charpentée; et sa beauté réside dans son humanité.

Son influence sur la littérature européenne a été considérable. En particulier, sur Johannes Tauler, de Strasbourg, qui aurait copié, s'il faut en croire Bossuet, jusqu'aux mots mêmes de Ruusbroec. Son action se fit sentir en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne, et dans les Pays-Bas: sur les Frères de la Vie Commune auxquels

appartiennent Geert Grotius et Thomas à Kempis.

La prose tend de plus en plus à s'annexer tous les genres littéraires. On trouve, à cette époque, des légendes en prose comme la TONDALUS' VISIOEN (Vision de Tondale), SINT PATRICIUS' VAGEVUUR (Purgatoire de Saint Patrice); des romans de chevalerie, des légendes et des 'exempelen', des récits historiques, des relations de voyage et même des ouvrages scientifiques, comme la CHIRURGIE de Jan Yperman, médecin à Ypres.

Humanisme et Renaissance ne viendraient pas immédiatement renouveler la vie intellectuelle et littéraire des Pays-Bas, mars nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

Eindnoten:

1) Le lecteur francophone soucieux de réunir plus ample documentation sur le sujet consultera:
Paul Hamélius, Introduction à la littérature française et flamande de Belgique, Bruxelles, 1921.
Fr. J. Stecher, Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique, Bruxelles, 1886.
Fr. Closset, La littérature flamande au moyen âge, Bruxelles, 1946.
Fr. Closset, Aspects et Figures de la littérature flamande, Bruxelles, 1944[2].
Fr. Closset, Raymond Herreman et Etienne Vauthier, Dictionnaire des Littéraleurs, Bruxelles, 1947.
Le lecteur lisant le néerlandais trouvera substantielle moisson de renseignements dans:
Jonckbloet, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, Amsterdam, 1888, 6 vol.
Ten Brink, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, Amsterdam, 1897, 3 vol.
Te Winkel, De Ontwikkelingsgang der Nederlandsche Letterkunde, s.d., 7 vol.
Kalff. Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, Amsterdam, s.d., 7 vol.
Ou dans des publications plus récentes:
J. Van Mierlo, Geschiedenis van Oud- en Middelnederlandsche Letterkunde, 1944[4].
Fr. Baur e.a. Geschiedenis van de Letterkunde der Nederlanden, en voie de publication, les volumes I et II consacrés au moyen âge ont été en grande partie rédigés par J. Van Mierlo S.J., Antwerpen 1939 vv.
Dr D.C. Tinbergen, Nederlandse Literatuur in de Middeleeuwen, 's Gravenhage, 1947.
W.L.M.E. Van Leeuwen e.a., Dichterschap en Werkelijkheid, Utrecht, s.d. (la partie consacrée au moyen âge a été écrite par H.W.E. Moller).
J. Walch, Nieuw Handboek van de Nederlandsche letterkundige geschiedenis, 's Gravenhage, 1947[2].
C.G.N. de Vooys, Historische Schets van de Nederlandse Letterkunde, Groningen, 1948[19].
J. Kuypers et Théo de Ronde, Beknopte Geschiedenis van de Nederlandse Letterkunde, Antwerpen, 1947[5] (bezorgd door H. Offergelt).
Gerard Knuvelder, Handboek tot de Geschiedenis der Nederlandse Letterkunde, 's Hertogenbosch, 3 vol. (le premier volume est consacré au moyen âge) etc.
Le lecteur francophone voulant consulter les 'textes', trouvera dans:
Fr. Closset, La littérature flamande au moyen âge, Bruxelles, 1946, des indications concernant les éditions des textes du moyen âge, les études et monographies pouvant initier au détail de la littérature de l'époque.

2) Traduit d'après l'édition du Dr W. van den Ent, n° 21, Nederlandse Schrijvers, Zwolle. Cette oeuvre avait également été traduite par de Saint Genois (1836).

3) Traduit d'après l'édition de M.J.F. Wolters, n° 16, Nederlandse Schrijvers, Zwolle. Cette oeuvre avait également été traduite par R. Guiette (1930).
4) Traduit d'après l'édition du Dr F. Buitenrust Hettema, n° 18, Zwolse Herdrukken, Zwolle. Cette oeuvre avait également été traduite par Octave Delpierre.
5) Cf. Anthologie de la Mystique des Pays-Bas, Bruxelles, s.d., Introduction de Marc Eemans.
5) Cf. Anthologie de la Mystique des Pays-Bas, Bruxelles, s.d., Introduction de Marc Eemans.
6) Traduction d'après le texte édité par le Dr E. Engels, in Middelnederlandsche Epische en Lyrische Poëzie, Klassiek Letterkundig Pantheon, Zutphen.
7) Traduit d'après l'édition du Dr P. Leendertz Jr, revue par le Dr C.C. de Bruin, n° 31, Nederlandse Schrijvers, Zwolle. Cette oeuvre a également été traduite par Robert Guiette (1948).
8) Cf. C. Godelaine, Esmoreit, un abelspel du XIV° siècle, Bruxelles, 1942. Cette oeuvre avait été également traduite par C.P. Serrure (1835).
9) Traduction Thuysbaert et Henri Ghéon (La Joyeuse Farce de Encore, Paris, 1934).
10) Oeuvres de Ruysbroeck l'Admirable, trad. du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisque, 2° éd., revue et corrigée, Bruxelles, 1917-1920.

Oeuvres de Ruysbroeck, trad. d'après l'original par les Bénédictins de Saint Paul d'Oosterhout, Bruxelles, 1928-1938, 6 vol.

Ruysbroeck l'Admirable (anthologie), Paris, 1947.

Béatrice

Rimer mést de mince profit. On me conseille d'y renoncer et de ne plus me torturer lésprit. Pourtant, à la gloire de celle qui, mère, demeura vierge, je me suis mis à rédiger un beau miracle, que Dieu sans aucun doute accomplit en l'honneur de celle qui l'avait nourri de son sein. Cést d'une moniale que dira mon poème; Dieu m'accorde de le mener à bonne fin et de relater comme il convient la prodigieuse aventure, selon léxacte vérité telle que me la narra frère Gisbert, Guillemite de parfaite observance, homme d'âge vénérable, qui l'avait trouvée dans ses livres. La nonne dont je me suis proposé de vous dire l'histoire était de moeurs courtoises et distinguées. On ne trouverait plus, aujourd'hui, je crois, femme qui l'égalât en vertu et en beauté. Que je vante sa tournure, que je célèbre sa vénusté, ce ne serait pas de mise ici. Je vous dirai seulement l'office quélle remplit longtemps dans le couvent où elle portait l'habit: Elle y était soeur sacristine.

Je vous le dis en vérité, point n'était lente ni lambine, ni de nuit ni de jour; elle était agile au travail; elle sonnait les cloches de l'église, elle s'occupait des cierges et des ornements, et réveillait toute la communauté.

La damoiselle n'avait point échappé à l'amour, qui ne cesse d'accomplir sur terre merveilles grandes. Parfois, il en vient honte, tourment, amertume, chagrin; parfois, aussi, joie et bonheur. Du

sage même, Amour fait un tel nigaud qu'il nén éprouve que dommage, bon gré mal gré. Tel est si bien dompté par Amour qu'il ne sait s'il doit parler ou se taire pour obtenir ce qu'il désire. Par Amour plus d'un se voit foulé aux pieds, qui ne se relève que lorsqu'il le veut bien. Amour rend libéral tel autre, qui retiendrait ses présents par devers lui s'il ne suivait conseils d'Amour. On trouve aussi gens d'une telle constance qu'Amour leur fait partager tout ce qu'ils possèdent, que ce soit peu ou prou, félicité, joie et tristesse; cést ce que j'appelle l'amour fidèle.

Je ne pourrais vous dire tout le bonheur et toute l'infortune que roulent les ruisseaux d'Amour. Aussi, il ne faut pas blâmer la nonne de n'avoir pu se soustraire à l'amour qui la retenait captive. Car toujours le diable cherche à tenter l'homme, ne lui laissant pas de répit; jour et nuit, tard et tôt, il s'y emploie de toutes ses forces. Par ruses malicieuses, auxquelles il séntend bien, il tenta si bien la chair de cette moniale quélle pensa en mourir. Elle pria Dieu, elle L'adjura de la réconforter dans Sa miséricorde, disant: ‘Un amour violent pèse sur moi; il me meurtrit si fort - Il le sait bien, Celui qui sait tout, à qui rien nést caché - quéxténuée, jén perdrai lésprit. Il me faut mener une autre vie; il me faut quitter cet habit.’

Ecoutez donc ce qu'il advint ensuite. Au jouvenceau quélle tenait en grand amour, elle manda gentiment par lettre de sén venir vite auprès délle; il y allait de son propre bonheur. Le courrier sén fut auprès du jouvenceau et lui remit la lettre que lui envoyait sa mie. L'ayant lue, il se réjouit en son coeur, et se hâta de se rendre auprès délle.

Depuis qu'ils avaient douze ans, Amour avait maîtrise sur ces deux coeurs, leur faisant souffrir maint tourment.

Dès qu'il le put, le jouvenceau galopa donc vers le couvent, où il savait la trouver. Il alla s'asseoir devant le guichet, et demanda s'il n'y avait pas moyen de voir sa bien-aimée et de lui parler. Elle ne tarda guère à venir le trouver devant le guichet, bardé de fer en long et en large. Ils poussèrent de profonds soupirs, à maintes

reprises, lui au dehors et elle à l'intérieur, étreints qu'ils étaient par leur violent amour. Ainsi demeurèrent-ils un bon moment, et je ne pourrais dire combien de fois leur visage changea de couleur. ‘Hélas!’ dit-elle, ‘hélas! mon bien-aimé, j'ai grande tristesse; dites-moi donc un mot ou deux, que mon coeur en soit réconforté: j'ai besoin que vous me consoliez. Le dard de l'amour sést si bien enfoncé dans mon coeur que jén ressens grande douleur. Jamais plus je ne serai joyeuse, mon bien-aimé, que vous ne lén ayez retiré.’

Il répondit avec tendresse: ‘Vous le savez, très douce amie, depuis longtemps nous portons comme un fardeau l'amour qui nous lie l'un à l'autre. Jamais il ne nous fut accordé de nous donner un seul baiser. Dame Vénus, la déesse qui a éveillé nos coeurs à cet amour, que Dieu, Notre Seigneur, la punisse d'avoir laissé se flétrir et périr deux fleurs aussi belles! Si je pouvais obtenir de vous que vous déposiez votre habit et que vous me fixiez un moment pour vous emmener d'ici, je mén irais vous préparer de beaux vêtements de laine précieuse et les ferais doubler de fourrure: manteau, robe et surcot. Je ne vous abandonnerai dans aucune difficulté; avec vous je veux partager peines et joies, le doux et l'amer; je vous en donne ma foi en gage.’ ‘Bien-aimé,’ repartit la damoiselle, ‘j'accepte très volontiers, et je veux partir avec vous, si loin que personne en ce couvent ne saura jamais où nous sommes allés. Venez la huitième nuit à partir de ce soir, et guettez mon approche; là dehors, dans le verger, attendez-moi sous l'églantier: j'y viendrai vous retrouver pour devenir votre épouse et vous suivre où vous voudrez. A moins que la maladie ne mén empêche, ou des obstacles insurmontables, vous pouvez être sur que j'y viendrai; et cést mon ardent désir que vous y soyez aussi, beau sire.’

Ils se le promirent l'un à l'autre. Lui prit congé et se rendit à léndroit où sa monture était restée sellée. En hâte, il lénfourcha et chevaucha bon train à travers champs jusqu'à la ville. Point n'oublia sa bien-aimée. Le lendemain, il sén fut en ville; il acheta

du drap bleu et écarlate, dont il fit tailler manteau et chaperon de bonne longueur, robe et surcot, le tout fourré de bonne façon. Nul ne vit jamais vêtements de femme doublés de plus belle fourrure, une fourrure qui fut admirée par tous ceux qui la virent. Il lui acheta aussi canif, ceinture et aumônière de belle qualité et de prix, chapels, bagues en or et parures de toute sorte. Il s'enquit de tous les atours qu'il fallait à une épousée. Il se munit de cinq cents livres et sortit un soir, en secret, de la ville. Il emportait toutes ces merveilles, chargées avec soin sur son cheval; il se dirigea vers le couvent, vers l'endroit convenu, dans le verger, sous un églantier. Là il s'assit dans l'herbe, attendant que sortît son amie.

Laissant à présent le chevalier, je veux vous parler de la charmante belle. Dès avant minuit, elle sonna matines, tant l'amour la tourmentait. Quand matines furent chantées par les moniales, jeunes et vieilles, qui vivaient dans ce couvent, et qu'elles furent toutes retournées au dortoir, elle resta seule dans le choeur, s'attardant à prier, comme elle avait coutume de le faire. A genoux, devant l'autel, elle s'écria, pleine d'angoisse: ‘Marie, ô bonne mère, je ne puis porter plus longtemps l'habit de religieuse. Vous savez bien, à tout instant, comment est le coeur et la nature de l'homme. J'ai jeûné, j'ai prié, je me suis donné la discipline; tout ce que je souffre est en vain: l'amour me subjugue tant et si bien qu'il me faut suivre le siècle. Aussi vrai que Vous, mon doux Seigneur, Vous fûtes suspendu entre deux larrons, les membres étirés sur la croix, aussi vrai que Vous avez ressuscité Lazare alors qu'il gisait mort dans son lombeau, Vous devez connaître ma détresse et, la connaissant, Vous daignerez me pardonner mon crime: je ne puis faire autrement: je m'en vais sombrer dans une vie de péché.’

Ensuite, elle quitta le choeur et alla s'agenouiller et prier devant une statue de Notre-Dame. Hardiment, elle s'écria: ‘Marie, nuit et jour je Vous ai adressé des plaintes navrantes au sujet de ma détresse; et cela ne m'a pas servi un brin. J'en perdrai tout à fait la raison si je garde plus longtemps eet habit.’ Elle enleva alors

sa robe et la déposa sur l'autel de la Vierge; puis, elle ôta ses souliers. Ecoutez donc ce qu'elle fit ensuite. Elle suspendit devant l'image de Marie les clefs de la sacristie; et je m'en vais vous dire en vérité pourquoi elle les suspendit en eet endroit: si on les cherchait à prime, on pourrait facilement les y trouver; car il convient qu'en tout temps, tel qui passe devant l'image de Marie lève les yeux vers elle, disant '*Ave*', avant de passer outre, '*Ave Maria*': c'est en pensant à cette pratique pieuse qu'elle suspendit les clefs à cette place.

Sous la contrainte de l'amour, elle s'en alla de là, vêtue de son seul peliçon, vers une porte qu'elle savait; elle l'ouvrit avec précaution, et se glissa dehors en tapinois, doucement et sans bruit. Tiemblant de peur, elle se rendit dans le verger. Le jouvenceau l'entendit venir; il lui dit: 'Ma bien-aimée, n'ayez crainte; c'est votre ami que vous voyez ici.' Quand ils furent l'un près de l'autre, elle eut honte de se trouver en peliçon, nu-tête et pieds nus. Il dit alors: 'Ma toute belle, bons vêtements et beaux atours vous siéront mieux. Je vais vous en donner à l'instant, vous m'en saurez gré sans doute.' Ils se rendirent sous l'églantier; et il lui donna à suffisance tout ce dont elle avait besoin. Il lui donna deux jeux de robes; elle était bleue, celle qu'elle revêtit, bien taillée et bien ajustée. La considérant avec un sourire affectueux, il lui dit: 'Ma bien-aimée, ce bleu de ciel vous sied bien mieux que le gris de jadis.' Elle enfila une paire de bas et mit des souliers de cordouan, qui lui allaient beaucoup mieux que chaussures à cordons. Il lui tendit alors un chaperon de soie blanche, dont elle se couvrit la tête. Alors le jouvenceau la baisa affectueusement sur la bouche. A la voir ainsi parée, il lui semblait voir se lever le jour. Il courut à son cheval et la mit en selle devant lui. Ainsi ils s'en furent tous deux si loin que le jour allait poindre sans qu'ils eussent vu personne les poursuivre. Comme le levant s'illuminait, elle dit: 'Dieu, Consolateur du monde, daignez nous garder à présent! Je vois le jour se lever. Si je n'étais venue avec vous, je sonnerais prime, à

l'heure qu'il est, comme j'en avais l'habitude, autrefois, dans mon couvent de moniales. Je crains d'avoir à regretter ma fuite; le monde connaît si peu la loyauté, je le sais, bien que je me sois donnée à lui: il ressemble au marchand malhonnête qui vous vend pour de l'or des bagues de laiton.'

'Oh! que dites-vous, ma belle? Que Dieu me damne si jamais je vous délaisse! Dans quelque ennui que nous tombions, jamais je ne vous abandonnerai; seule la mort cruelle pourrait nous séparer. Comment pouvez-vous douter de moi? M'avez-vous jamais trouvé inconstant ou perfide? Depuis que mon coeur vous a élue, une impératrice même n'eût pu captiver mes esprits; fussé-je digne d'elle, ma mie, je ne vous quitterais pas pour elle, vous pouvez en être assurée. J'emporte avec nous cinq cents livres dargent fin, de bon aloi; vous en disposerez, ma mie, à votre guise. Bien que nous allions vivre à l'étranger, nous n'aurons point besoin, pendant les sept années qui viennent, de mettre en gage quoi que ce soit.' Allant au pas, ils arrivèrent ainsi, à l'aube, à l'orée d'une forêt où les oiseaux faisaient si grand tapage qu'on l'entendait de partout. Chacun chantait selon son bon plaisir. Il y avait là de jolies fleurettes épanouies dans le pré vert, aux couleurs vives et au parfum suave. Lo ciel était clair et serein. Altiers, les arbres sans nombre se dressaient dans leur feuillage dru. Le jouvenceau regarda la belle enfant à qui il portait un amour si fidèle. Il dit: 'Ma mie, s'il vous plaisait, nous mettrions pied à terre ici et cueillerions des fleurs; je trouve l'endroit charmant. Livrons-nous au jeu d'amour.' 'Que dites-vous là?' repartit-elle, 'Méchant manant! Me coucher dans un champ, comme une femme qui honteusement fait argent de son corps? En vérité, il faudrait que j'eusse bien peu de pudeur! Jamais pareille pensée ne vous fût venue si vous n'étiez manant dans l'âme. J'ai bien sujet d'avoir regrets amers. Que Dieu vous punisse d'avoir de telles pensées! Laissez désormais ce langage. Ecoutez plutôt les oiseaux dans la vallée, comme ils chantent et se réjouissent: l'attente vous paraîtra moins longue! Quand, auprès

de vous, je serai couchée nue dans un lit bien fait, vous ferez tout votre plaisir, tout ce que votre coeur voudra. Je vous en veux au profond de moi-même de m'avoir fait dès à présent pareille proposition.'

Lui répondit: 'Ma mie, n'ayez point de courroux: ce fut Vénus qui m'y instigua. Dieu m'en donne honte et tourment si jamais je vous en parle encore.' Elle répondit: 'Je veux donc bien vous pardonner; parmi tous les hommes sous les cieux, vous êtes ma seule consolation. Le bel Absalon fût-il encore en vie, et eussé-je la certitude de vivre avec lui pendant mille ans dans la félicité et la paix, je n'y trouverais point de douceur. Mon bien-aimé, c'est vous qu'entre tous j'ai choisi; on ne pourrait rien me proposer qui me fasse vous oublier jamais. Si je trônais au ciel et que vous fussiez ici-bas sur la terre, nul doute que je ne vinsse vous retrouver. Ah! mon Dieu, ne me punissez pas d'avoir sottement parlé! La moindre joie de paradis n'a pas sa pareille ici-bas. Là-haut, la moindre joie est si parfaite que rien ne peut plus plaire à l'âme, sinon d'aimer Dieu à tout jamais. Tout bonheur terrestre est misère, et ne vaut pas un cheveu, comparé au moindre bonheur de là-haut. Ceux qui recherchent la félicité céleste sont bien avisés. Malgré moi, je me sens forcée de me détourner du droit chemin et de m'engager dans la voie du péché, par amour pour vous, sire, mon bel ami.'

Conversant à l'envi de la sorte, ils chevauchaient par monts et par vaux. Je ne puis vous dire en détail tout ce qui se passa entre eux. Ils poursuivirent ainsi leur route jusqu'à ce qu'ils parvinssent à un bourg bien situé dans un vallon. Ils s'y plurent si bien qu'ils y demeurèrent sept années, y menant une vie de luxe et de volupté; et ils eurent ensemble deux enfants. Après ces sept années, ayant dépensé tout leur argent, ils durent vivre sur ce qu'ils avaient emporté du pays. Vêtements, parures et chevaux furent vendus à moitié prix; et bientôt ils eurent tout dissipé. Alors ils ne surent que faire. Elle ne savait pas filer la quenouille, métier dont elle

eût pu faire quelque argent. De plus, la disette régnait alors dans ce pays, et tout était devenu cher: la nourriture, le win et la bière, et tout ce dont on a besoin pour subsister. Ils devinrent très malheureux; ils eussent mieux aimé mourir que de mendier leur pain. La misère les sépara bien malgré eux. Le premier, l'homme rompit sa foi; il abandonna son amie dans la détresse et s'en retourna dans son pays. Depuis, jamais plus ils ne se revirent. Auprès d'elle restèrent là-bas ses deux enfants, d'une rare beauté.

Elle se dit alors: 'Il m'est advenu ce que j'appréhendais pour tôt ou tard. Me voici seule, en grande peine; il m'a quittée, celui en qui j'avais mis toute ma confiance. Marie, gente Dame, si Vous le voulez bien, intercédez pour moi et pour mes deux petits garçons: afin que nous ne mourions pas de faim! Que vais-je faire, chétive femme? Il va falloir que je souille mon corps et mon âme par des oeuvres pécheresses. Marie, gente Dame, venez à mon secours! Quand je saurais filer la quenouille, je n'y gagnerais pas même un pain en deux semaines. Il faudra bien que, par besoin, j'aille hors ville, en pleins champs, gagner de l'argent avec mon corps: de quoi acheter quelque nourriture; je ne puis en aucune façon délaisser mes enfants.' Ainsi elle s'en fut vivre dans le péché; car on nous a assuré qu'elle fut femme publique sept années durant, et qu'elle livra souvent, bien malgré elle, son corps au péché; ce dont elle avait piètre jouissance. Elle le faisait pour un maigre profit, dont elle entretenait ses enfants.

Mais à quoi bon parler davantage de ces péchés honteux et mortels qu'elle commit pendant quatorze ans? Pourtant, jamais elle n'omit, qu'elle ait peine ou chagrin, de réciter tous les jours, fidèlement, les sept heures de Notre-Dame. Elle les récitait en son honneur et à sa gloire, pour qu'elle l'aidât à se libérer des péchés dont elle s'était rendue coupable tout au long de ces quatorze années. C'est pure vérité que je vous conte: pendant sept ans, elle avait vécu avec l'homme qui lui donna deux enfants et qui finit par l'abandonner dans une misère dont elle souffrit grande détresse.

Vous savez déjà comment elle vécut les sept premières années; sachez donc aussi comme elle vécut dans la suite.

Or, ces quatorze années révolues, Dieu lui mit soudain au coeur un repentir si profond qu'elle eût préféré que, d'un glaive nu, on lui eût tranché la tête, plutôt que de continuer à commettre le péché de chair, comme elle en avait pris l'habitude. Elle pleurait nuit et jour, si bien que ses yeux étaient rarement secs. Elle ne cessait de prier: ‘Marie, Vous qui avez nourri Dieu de Vos seins, source de grâces entre toutes les femmes, ne m'abandonnez pas dans cette détresse! Gente Dame, je Vous prends à témoin que de mes péchés j'ai grande repentance, et qu'ils me causent douleur poignante. Ils sont tant que je ne sais ni où ni avec qui je les ai commis. Hélas! qu'adviendra-t-il de moi? J'ai bien sujet de craindre le jugement de Dieu; l'oeil de Dieu voit mes fautes secrètes. Le jour viendra où tous les péchés apparaîtront au grand jour, ceux du pauvre comme ceux du riche, et où tout méfait sera châtié, s'ils n'ont point été avoués en confession, et expiés par pénitence; je le sais sans nul doute; aussi, j'en suis en grande crainte. Quand bien même je porterais tous les jours la haire, si même je me traînais sur les mains et les genoux de pays en pays, en robe de bure, pieds nus, sans souliers, je ne pourrais obtenir la rémission de mes péchés, si Vous, Dame Marie, ne venez à mon secours. Source vive de toute vertu, Vous en avez sauvé plus d'un, comme le prouve bien l'exemple de Théophile. Il était parmi les pires pécheurs; il s'était vendu au diable corps et âme, et s'était fait son homme lige: gente Dame, pourtant, Vous l'avez sauvé. Bien que je sois une femme chargée de péchés et une misérable sans espérance, quelle que soit la vie que j'ai menée, gente Dame, souvenez-vous qu'en Votre honneur, je n'ai cessé de réciter mes prières! Témoignez-moi Votre miséricorde. Je suis une femme affligée qui a grand besoin de Votre assistance. Et voici qui m'enhardit: Vierge pure, Vous n'avez jamais laissé sans récompense celui qui Vous saluait chaque jour avec respect d'un ‘*Ave Maria*’. Ceux qui aiment à dire des prières en Votre

honneur peuvent être assurés qu'il leur en adviendra profit. Gente Dame, cela Vous est fort agréable. Vous, que Dieu choisit pour épouse, Votre Fils Vous envcya sa salutation à Nazareth, où vint Vous trouvez l'ange qui Vous apporta un message tel qu'on n'en ouït jamais. Voilà sans aucun doute pourquoi ces paroles Vous sont si agréables que Vous savez gré à tout qui aime de Vous saluer par elles; fût-il empêtré dans ses péchés, Vous obtiendriez grâce pour lui et le feriez acquitter au tribunal de Votre Fils.' Cette prière et cette plainte, chaque jour la pécheresse les répétait. Prenant ses enfants par la main, elle se mit à parcourir le pays, en pauvresse, de ville en ville, vivant de mendicité. Longtemps elle erra par tout le pays jusqu'à ce qu'elle finît par retrouver le couvent où elle avait été moniale. Un soir, après le coucher du soleil, à une heure tardive, elle arriva devant la maison d'une veuve, où elle demanda, par charité, un gîte pour y passer la nuit. 'Je serais malvenue,' dit la veuve, 'de vous éconduire, vous et vos petits enfants; ils me paraissent bien fatigués; asseyez-vous et reposez-vous. Ce que m'accorde le Seigneur, avec vous je veux le partager en l'honneur de Sa douce Mère.' La pécheresse demeura donc là avec ses enfants. Or elle aurait bien voulu avoir des nouvelles du couvent. 'Dites-moi,' demanda-t-elle, 'ma bonne dame, est-ce là un couvent pour damoiselles?' 'Oui,' répondit celle-ci; 'par ma foi, il est fort beau, et riche aussi; on ne connaît nulle part son pareil. Des nonnes qui y portent l'habit, je n'ai jamais entendu propos d'aucune sorte qui fût à leur honte.'

La mère, assise auprès de ses enfants, répliqua: 'Comment pouvez-vous parler ainsi? Ces derniers jours, j'ai justement beaucoup entendu parler d'une de ces nonnes; à ce que j'ai cru comprendre, elle était sacristine, ici. Celui qui m'en paria n'était pas un menteur. Il y a quaiorze ans qu'elle aurait quitté ce couvent. Jamais on n'a su où elle aurait pu s'enfuir, ni dans quel pays elle mourut.' La veuve, alors, se mit en colère et dit: 'Je crois que vous divaguez! Cessez de tenir pareil langage au sujet de la sacristine: ou bien

vous sortirez d'ici! Elle remplit son office depuis quatorze ans révolus sans que, pendant tout ce temps, elle ait manqué une seule fois matines, à moins qu'elle ne fût malade. Il faudrait être pire qu'un chien pour dire d'elle autre chose que du bien. Elle a l'âme aussi pure que jamais moniale pût avoir. Celui qui visiterait tous les couvents entre l'Elbe et la Gironde n'en trouverait pas, je crois, qui menât une vie plus dévote.'

Celle qui avait si longtemps vécu dans le péché s'émerveilla de ces propos et dit: 'Ma bonne femme, dites-m'en davantage; comment s'appelaient ses père et mère?' La veuve les lui nomma tous deux. Alors elle sut qu'il s'agissait bien d'elle. Ah! Dieu, comme elle pleura cette nuit, en secret, devant sa couche! Elle se disait: 'Je n'ai rien d'autre à offrir que la grande repentance qui me vient du fond du coeur. Venez à mon aide, Marie, Notre-Dame! De mes péchés j'ai tant de regret que, si je voyais un four ardent, embrasé à tel point que les flammes jaillissent de sa gueule, je m'y glisserais de grand coeur, si je pouvais être débarrassée par ce moyen de mes péchés. Seigneur, Vous avez condamné le désespoir; je m'en rapporte à Vos paroles. Toujours j'espère en Votre miséricorde, quand bien même l'angoisse me tourmente et me fait grande terreur. Depuis que Vous êtes venu sur la terre et que Vous avez pris forme humaine, depuis que Vous êtes mort sur la croix, jamais il n'y eut si grand pécheur que Vous l'eussiez laissé périr; celui qui, repentant, rechercha Votre miséricorde, la trouva, lors même qu'il s'y prit tard; Vous l'avez montré par l'exemple de celui des deux larrons qui fut suspendu à Votre droite; c'est pour nous infiniment consolant que Vous l'ayez recueilli au paradis sans lui infliger châtiment. Le repentir sincère rachète tout; l'histoire de ce larron me le démontre. Vous lui dîtes: 'Ainsi, tu seras aujourd'hui même, avec Moi dans Mon royaume, je te le dis en vérité.' Cette mansuétude fut manifeste aussi lorsque Gisemast, l'homicide, implora Votre miséricorde au dernier moment, lui qui n'avait à Vous offrir ni or ni richesses: rien que le repentir de ses péchés.

Votre clémence est insondable. Tout comme on ne peut vider la mer en un seul jour et l'assécher jusqu'en son fond, ainsi il ne fut jamais péché si grand, gente Dame, que Votre clémence ne le dépasse. Comment donc serais-je exclue de Votre miséricorde, moi que mes péchés affligent si fort!'

Comme elle était ainsi en prière, le sommeil envahit tous ses membres, et elle s'endormit doucement. Dans une vision, il lui sembla qu'une voix l'appelait, comme elle gisait là, endormie: 'Femme, tu as tant gémi que Marie a eu pitié de toi; et son intermission a obtenu ton pardon. Cours donc vite au couvent; tu trouveras grandes ouvertes les portes par où tu t'es enfuie avec ton amant, ce jouvenceau qui t'abandonna dans le besoin. Tu retrouveras ton habit posé sur l'autel: voile, mante et souliers, tu peux les remettre hardiment. Dis-en grand merci à Marie. Les clefs de la sacristie que tu suspendis devant son image, la nuit où tu t'en allas, Elle les fit garder de telle sorte que, pendant quatorze ans, nul n'a remarqué ton absence, si bien que personne n'en sait rien. Marie s'est montrée si bienveillante pour toi qu'elle a, pendant tout ce temps, rempli ton office, ni plus ni moins qu'à ta semblance. Voilà, pécheresse, ce qu'a fait pour toi la reine des cieux! Elle te commande de rentrer au couvent; tu ne trouveras personne dans ton lit. C'est sur l'ordre de Dieu que je te parle.'

Après cela, la pécheresse ne fut pas longue à sortir de son somme. Elle dit: 'Dieu, Seigneur tout-puissant, ne permettez jamais plus au démon de me plonger dans une honte nouvelle après toutes celles que j'ai déjà subies! Si je rentrais maintenant au couvent et qu'on me prît pour une voleuse, j'en serais bien plus honnie encore, que lorsque je le quittai. Je Vous en supplie, Dieu de bonté, par le sang précieux qui s'écoula de Votre flanc, si la voix qui m'a parlé s'est fait entendre pour mon salut, qu'elle ne manque pas de revenir une nouvelle fois encore, et qu'elle se fasse même entendre une troisième fois, pour que je puisse sans hésiter retourner dans mon couvent. J'en bénirai et louerai à tout jamais la Vierge Marie.'

La nuit suivante, écoutez bien, une voix se fit entendre qui l'appela et lui dit: ‘Femme, tu tardes trop! Retourne à ton couvent, Dieu sera ton consolateur. Fais ce que Marie t'ordonne. Je suis son messager, n'en doute point.’ Ainsi, pour la deuxième fois, elle a entendu la voix l'interpeller et lui commander d'aller au couvent. Pourtant, elle n'osait pas encore s'y risquer. Elle attendit la troisième nuit, se disant: ‘Si ce sont là impostures d'esprits malins qui prétendent m'en imposer, il faut qu'au plus tôt je brise la puissance du diable et que je déjoue ses ruses. Et s'il revient ici ce soir, Seigneur, rendez-le confus qu'il s'enfuie de cette maison et ne puisse me faire aucun mal. O Marie, venez à mon secours, Vous qui m'avez envoyé une voix et qui m'avez enjoint de rentrer au couvent; je Vous en supplie, ma Dame, par Votre Fils, envoyez-moi cette voix une troisième fois.’

La troisième nuit, elle veillait. Une voix lui vint de Dieu, dans une lumière aveuglante, et lui dit: ‘Tu as tort de ne pas faire ce que je t'ai commandé, car c'est Marie qui te l'ordonne par ma voix; tu pourrais tarder trop longtemps. Retourne au couvent sans hésiter; tu trouveras toutes les portes larges ouvertes; où tu voudras, tu passeras. Tu trouveras ton habit posé sur l'autel.’ Lorsque la voix eut parlé de la sorte, la pécheresse, étendue sur sa couche, était à peine capable de supporter la grande clarté. Elle dit alors: ‘Je ne puis plus en douter: cette voix me vient de Dieu, et c'est la messagère de la Vierge Marie; je le sais maintenant, sans erreur possible; elle vient, environnée d'une lumière si belle. Je ne veux plus résister: je rentrerai au couvent. Je le ferai en grande confiance, me reposant sur l'aide de Notre-Dame; et je confierai mes deux enfants à Dieu, notre Père: il saura bien en prendre soin.’

Sans tarder, elle se débarrassa de ses vêtements et en couvrit les enfants avec précaution, pour ne pas les éveiller. Elle les baisa tous deux sur la bouche en disant: ‘Mes enfants, portez-vous bien. Je vous laisse tous deux en confiance sous la garde de Notre-Dame;

si Marie ne me l'avait ordonné, je ne vous abandonnerais pas pour toutes les richesses que renferme Rome.'

Ecoutez ce qu'elle va faire, à présent.

En grande tristesse, voici qu'elle se dirige vers le couvent, toute seule. Quand elle arriva dans le verger, elle trouva la porte déjà ouverte. Elle entra sans hésiter. 'Marie, je Vous rends grâces: me voici rentrée dans ces murs; Dieu me donne bonne aventure!' Où qu'elle allât, elle trouvait les portes larges ouvertes devant elle. Elle se rendit alors à l'église, murmurant tout bas cette oraison: 'Seigneur Dieu, je Vous en conjure ardemment, aidez-moi à reprendre l'habit que j'ai abandonné, il y a quatorze ans, sur l'autel de Notre-Dame, la nuit où je m'enfuis d'ici.' Ne croyez pas à menterie, je vous le dis en toute vérité: souliers, mante et voile, elle les retrouva à la place même où elle les avait déposés. Elle s'en revêtit en hâte et dit: 'O Dieu du ciel, et Vous, Marie, Vierge sans tache, soyez bénis à tout jamais! Vous êtes la fleur de toutes les vertus. Dans Votre virginité immaculée, Vous avez porté, sans douleur, un enfant qui sera Notre-Seigneur pour toute l'éternité; Vous êtes un trésor d'élection. C'est Votre Fils qui créa le ciel et la terre; cette puissance, venue de Dieu, demeure toujours à Votre disposition. A Notre Seigneur, qui est notre frère, Vous pouvez, Vous, commander comme sa mère, et Lui Vous appelle sa fille chérie. C'est pourquoi je puis vivre sans inquiétude: celui qui auprès de Vous cherche miséricorde la trouve, même s'il vient à Vous tardivement; Votre secours est souverain. Bien que j'aie encore souffrance et affliction, tout est tellement changé, grâce à Vous, que je puis être joyeuse à présent. J'ai bien sujet de Vous bénir!'

Elle vit, en vérité, les clefs de la sacristie devant l'image de Marie, là où elle les avait suspendues. Ces clefs, elle les attacha à sa robe, et elle se rendit dans le choeur, où elle vit brûler dans tous les coins des lampes brillantes; puis elle s'en alla chercher les livres d'Heures et les posa chacun à sa place, comme elle avait si souvent fait; et elle pria la Vierge Marie de la préserver du mal,

elle et ses enfants qu'elle avait laissés, non sans chagrin, dans la maison de la veuve. Cependant, la nuit s'était avancée, l'horloge se mit à sonner, annonçant l'heure de minuit. Saisissant le bout de la corde, elle sonna si bien matines que la cloche retentit dans tous les coins du dortoir où étaient couchées les moniales. Sans tarder, elles descendirent du dortoir toutes ensemble. Elles ne se doutaient en rien de ce qui s'était passé. La sacristine demeura au couvent jusqu'à la fin de sa vie, sans avoir à essuyer ni honte ni reproche: Marie avait rempli son office comme s'il se fût agi d'elle-même. Ainsi la pécheresse repentante revint à la vie dévote pour la gloire de la vénérable Vierge Marie, la reine du ciel, qui toujours vient fidèlement en aide à ses amis lorsqu'ils sont accablés de peines. La damoiselle dont je vous ai conté l'histoire est nonne, aujourd'hui, comme elle l'avait été jadis.

Mais je ne veux point oublier ses deux enfants, qu'elle avait abandonnés en grand besoin chez la veuve; ils n'avaient ni argent ni moyens de subsistance. Je ne puis vous décrire en détail la grande douleur qu'ils manifestèrent lorsqu'ils ne retrouvèrent point leur mère. La veuve alla s'asseoir auprès d'eux; elle en avait compassion. Elle se dit: ‘Je vais aller chez l'abbesse avec ces deux enfants; Dieu lui inspirera d'être bonne envers eux.’ Elle leur mit leurs vêtements et leurs chaussures; avec eux, elle se rendit au monastère. Elle dit: ‘Madame, sachez la misère de ces deux orphelins; leur mère les a abandonnés chez moi, sans ressources cette nuit, et s'en est allée son chemin, je ne sais si c'est vers l'ouest ou vers l'est. Aussi ces enfants sont-ils dans la désolation. Je les aiderais volontiers si je savais comment.’ L'abbesse lui répondit: ‘Gardez-les; je vous en récompenserai si bien que vous n'aurez pas à regretter qu'on les ait laissés à votre charge. On leur fera des aumônes tous les jours, pour l'amour de Dieu. Envoyez ici chaque jour quelqu'un chercher pour eux boisson et nourriture; s'ils manquent de quelque chose, faites-le-moi savoir.’ La veuve fut toute joyeuse de voir

ainsi les choses s'arranger. Elle garda les enfants chez elle et leur donna les meilleurs soins. La mère, qui les avait nourris avec tant de peine, fut bien heureuse lorsqu'elle sut en bonne garde, ses enfants qu'elle avait délaissés en grand besoin. Désormais elle n'eut plus ni crainte ni souci pour ses enfants. Dès lors, elle mena une vie de sainteté. Elle poussait bien des soupirs et passait dans les transes nuits et jours, car elle se repentait vivement en son coeur de ses grands péchés, qu'elle n'osait avouer à personne, ni dévoiler, ni même relater par écrit.

Plus tard, vint, un jour, un abbé qui, chaque année, visitait le couvent pour s'informer s'il ne circulait point de rumeur déshonorante qui lui méritât quelque blâme. Le jour même de son arrivée, la pécheresse était en prières dans le choeur, en proie à une violente lutte intérieure. Le diable l'induisit en tentation pour qu'elle hésitât, par fausse honte, à confesser ses péchés à l'abbé. Tandis qu'elle priait, elle vit passer à ses côtés un jeune homme, vêtu de blanc, et portant sur les bras un enfant nu qui lui paraissait mort. Le jouvenceau jetait en l'air et rattrapait une pomme devant l'enfant, en manière de jeu. La nonne voyait tout cela, tandis qu'elle était en prière. Elle dit: ‘S'il se peut, ami, et si vous êtes envoyé par Dieu, je vous conjure par Sa loi de ine dire et de ne point me cacher pourquoi vous jouez devant cet enfant avec une belle pomme vermeille, alors qu'il gît mort dans vos bras. Votre jeu ne lui sert de rien.’ ‘Pour sûr, nonne, tu dis vrai: de mon jeu il ne se doute en rien; il est mort, et il n'entend ni ne voit! Tout comme lui, Dieu ne sait pas que tu pries et que tu jeûnes; cela ne te sert de rien; c'est peine perdue de te donner la discipline; tu es tellement embourbée dans le péché que Dieu n'entend pas tes prières, là-haut, dans son royaume. Ecoute mon conseil: va vite trouver l'abbé, ton père, et raconte-lui tous tes péchés, sans rien lui cacher. Ne te laisse pas tromper par le diable. L'abbé t'absoudra des péchés qui t'affligent. Mais si tu ne veux pas en faire l'aveu, Dieu te châtiera durement.’ Le jouvenceau disparut à ses yeux; il ne voulait point

l'admonester davantage. Ce qu'il lui a dit, elle l'a compris. Dès l'aube, elle se rendit donc auprès de l'abbé et le pria d'écouter sa confession, mot pour mot. L'abbé était un homme sage. Il lui dit: ‘Ma chère enfant, je n'y veux point manquer; examinez-vous bien et recherchez soigneusement toutes vos fautes.’ A l'instant même, elle alla se placer à côté du saint abbé et lui dévoila toute sa vie et ses aventures, depuis le commencement: comment un fol amour la séduisit au point qu'il lui fallut abandonner l'habit, en grande angoisse, une nuit, sur l'autel de la Vierge; et comment elle s'enfuit du couvent avec un homme, à qui elle donna deux enfants. De tout ce qui lui était arrivé elle n'omit pas le moindre détail; tout ce qu'elle avait sur le coeur, elle le fit connaître à l'abbé. Lorsqu'elle eut bien tout confessé, l'abbé, le bon père, lui dit: ‘Ma fille, je m'en vais vous absoudre des péchés qui vous pèsent tant et dont vous venez de vous accuser. Louée et bénie soit la Mère de Dieu!’ Ce disant, il lui imposa la main sur la tête et lui accorda le pardon de ses fautes. Puis il ajouta: ‘Dans un sermon, je publierai votre confession; mais je le ferai si prudemment que vous, pas plus que vos enfants, jamais ni en aucun endroit, n'en subirez d'ignominie. Ce ne serait pas juste qu'on tût un beau miracle que Dieu a fait à la gloire de sa Mère. Je le proclamerai en tout lieu. J'espère qu'il amènera plus d'un pécheur à se convertir et à honorer Notre-Dame.’

Avant de s'en retourner chez lui, l'abbé exposa à ce couvent ce qui était arrivé à la nonne; mais les religieuses ne surent qui c'était; cela demeura caché.

L'abbé s'en fut, accompagné des voeux de toutes. Il emmena avec lui les deux enfants de la moniale et les prit sous sa protection. Leur mère s'appelait Béatrice.

Gloire à Dieu et louange à Marie, qui nourrit Dieu de son sein et accomplit ce beau miracle, en sauvant la nonne de sa détresse!

Et, maintenant, prions tous, petits et grands, qui avons entendu

conter ce miracle, afin que Marie soit notre avocate dans la Vallée de Délices où Dieu viendra juger le monde.

Ainsi soit-il!